

Irène d'Alain Cavalier
New Denmark de Rafaël Ouellet

Fabien Philippe

Number 144, October–November 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Philippe, F. (2009). Review of [*Irène d'Alain Cavalier / New Denmark* de Rafaël Ouellet]. *24 images*, (144), 41–41.

Voilà plus de trente ans qu'Irène, la femme d'Alain Cavalier, s'est tuée dans un accident de voiture. Le cinéaste reprend le processus filmique du *Filmeur* (2005), mais l'applique ici au sujet intime et douloureux de la disparition de sa bien-aimée avec cette interrogation : comment et par quels moyens évoquer Irène aujourd'hui ? Sa première tentative est un processus de reconstitution, d'abord physique, en cherchant l'image d'Irène dans les visages aperçus sur les affiches publicitaires ou ceux des femmes d'aujourd'hui, puis chronologique, en racontant le drame grâce à ses carnets de notes de l'époque et en revenant dans la maison où il a appris la nouvelle. Mais « l'attente de la personne qui deviendra le corps du film » restera vaine, car l'incarnation d'Irène résiste comme ces portes qui se refusent au cinéaste.

Dès lors, le film de Cavalier s'ouvre sur une deuxième tentative, le retour au présent, et le projet premier du film se dilue pour faire d'Irène une présence spirituelle et mnémotique, loin de toute considération chronologique. Ce n'est plus l'idée de retrouver l'image d'Irène qui domine alors –

on pourrait parler d'une seconde partie quasi iconoclaste dans le sens religieux du terme –, mais plutôt celle d'extraire, dans les objets d'aujourd'hui, la permanence de la disparue, de s'adonner à l'art de la réification dans lequel Cavalier excelle. Et c'est justement dans l'impossibilité d'embrasser un sujet « trop riche » comme il l'avoue, qu'il trouve alors la force motrice du film quand celui-ci, au lieu de se faire autour d'Irène, se défait et se délite plutôt que de se reconstituer.

Les images font ricochet et révèlent, dans la fulgurance d'associations d'objets disparates, des vérités aussi fortes que la stérilité d'Irène, la douleur du cinéaste et la fragilité du couple qu'elle et Cavalier formaient. À cette douleur répond celle, bien réelle, de l'œdème et du zona qu'il développe pendant le tournage. Ces stigmates révèlent alors l'acte de filmer comme action mystique quand Cavalier, indissociable de l'œuvre absolue que



fut *Thérèse*, vit à son tour l'expérience contemplative et ascétique. Le film perd ici ses repères spatio-temporels et, seul dans un château comme en pleine retraite spirituelle, Cavalier retrouve Irène au royaume des ombres, pour lui demander pardon.

En bout de ligne, le cinéaste réussit le pari émouvant d'offrir à sa compagne d'hier un film qui lui est dédié, projet déjà envisagé de son vivant. En même temps, il renforce la place unique et singulière qu'il occupe dans le cinéma français comme alchimiste de l'image, capable de transformer ses modestes moyens de tournage en richesse d'intuition et de sensibilité. – Fabien Philippe

New Denmark de Rafaël Ouellet



Après *Le cèdre penché* (tourné en 2006 mais sorti en 2008) et *Derrière moi* (2008), le jeune cinéaste Rafaël Ouellet revient avec *New Denmark* (2009), réalisation qui s'inscrit parfaitement dans sa démarche. Constitué surtout d'adolescents, son univers apparaît de nouveau impressionniste, fugace, fragile car entretenu par un art de filmer à la fois nerveux et sensible (caméra à l'épaule, dialogues quasi inexistantes, jeux de regards). On y reconnaît également le grand attachement du cinéaste pour ses personnages par un récit qui n'est destiné qu'à eux.

Plus structuré que ses précédents opus, *New Denmark* raconte la recherche par Carla de sa sœur Margarete disparue. Cette recherche alimente le récit sous la forme de vignettes, qui deviennent les pièces d'un puzzle que le cinéaste semble placer et déplacer aléatoirement parce qu'il ne suit pas une chronologie stricte. Ce qui importe pour lui, c'est d'attraper des fragments de vie de ses personnages. Il nous présente ainsi un échantillon du présent intime de jeunes, dans un réel qui semble ne pas avoir de prise sur eux. Filles et garçons gardent ainsi, en eux, une opacité

dans cette façon d'habiter sans hystérie le monde, d'en être les témoins pudiques et vulnérables. Comme s'ils demandaient d'être apprivoisés, protégés. Et nous, nous les identifions rapidement tant ils nous paraissent sortir tout droit des autres fictions de Ouellet. Ils ont un air de famille, parce que, de film en film, l'auteur nous les a révélés minutieusement comme étant membres d'une fratrie personnelle, discrète, voire secrète, préservée, presque maternée.

Rafaël Ouellet nous ramène encore une fois dans le Bas-du-Fleuve, en particulier à Dégelis, là où se déroulait *Le cèdre penché*. On ne sera donc pas surpris – et encore moins déçu – par *New Denmark* (on comprendra à la fin que ce titre est ironique) qui creuse les mêmes thèmes de l'adolescence que dans les précédents films, adolescence perdue mais en même temps obstinée dans son apparente insouciance – comme Carla qui ne cesse de punaiser une affiche de sa sœur disparue. La narration y est plus complexe. Ce long métrage ne nous fait pas oublier que Rafaël Ouellet est un grand styliste, tant dans l'architecture sonore de ses films que dans la composition des plans, d'une beauté évidente de délicatesse et d'ardeur. – André Roy